

KULTUR-TIPPS

The King of Limbs

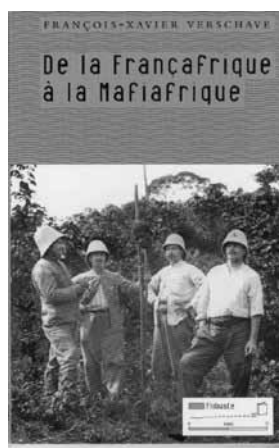


(td) - Montag, der 14. Februar 2011. Aus heiterem Himmel setzt **Radiohead** das Erscheinen des neuen Albums **The King of Limbs** auf den darauffolgenden Samstag an. Am Freitag Vormittag entscheidet die Band, die Veröffentlichung um einen Tag vorzuverlegen. Der Hype ist perfekt. Gegen Abend desselben Tages kann man sogar schon verfrühte Rezensionen lesen. Was gibt es zwei Wochen später zur Musik zu

sagen? „Open your mouth wide“ schlägt uns Thom Yorke im Opener „Bloom“ vor. Einziges Problem: Beim ersten Hören des 38-minütigen Materials stellt man fest, dass man besser täte, nicht alles sofort einzunehmen, dies könnte Verdauungsprobleme zur Folge haben. Man ist einfach restlos überfordert mit den Unmengen an Ideen. The King of Limbs ist definitiv eine komplizierte Sache. Die Musiker, die mehrfach angekündigt hatten, nie mehr ein Album im klassischen Sinne auszuarbeiten, präsentieren hier eine Aneinanderreihung von acht Tracks, die auch locker einzeln im Internet hätten auftauchen können. Kohärenz gibt es trotzdem. In der ersten Hälfte wird der Zuhörer mit perkussiven Monstern bombardiert, die gekonnt mit Dissonanzen und Effekten spielen. Anspruchsvoll, aber nie präntiös. Dem Track „Ferral“ hört man an, dass Dubstep nicht spurlos an Radiohead vorbeiging. Diese Hälfte vergnügt sich auch nicht, wie im Postrock etwa, die Songs auf- und abzubauen. Trance, anstatt Klimax, ist die Devise. Paranoid Android war früher, sagt sich wohl auch Jonny Greenwood, musikalischer Kopf der Band, der Gitarrensolis satt zu haben scheint. Dies konnte man schon bei seinen exzellenten Filmmusiken hören, wie zum Beispiel beim Kinoerfolg „There Will Be Blood“. The King of Limbs ist daher eine logische Fortsetzung. Ab „Lotus Flower“ kehrt das Album dann eher wieder zu klassischen Songstrukturen zurück. Es wird leiser, introvertierter, intimer. Auf „Give Up The Ghost“ loopt Yorke seine Stimme, singt darüber und wird begleitet von Akustikgitarre und subtiler Bassdrum. „Codex“ ist ähnlich minimalistisch. Nach der anfänglichen Nervosität wirken diese Songs auf erstaunliche Weise, weil detailverliebt wie eh und je. Obgleich es manchmal an Konsequenz mangelt, erfindet sich Radiohead immer wieder neu und klingt weiterhin wie Radiohead.

Tom Dockal moderiert jeden Freitag von 14 bis 16 Uhr die Sendung „Lost in Music“ auf Radio Ara. An dieser Stelle berichtet er regelmäßig über kuriose und hörenswerte Musik aus seiner Sendung.

De la Françafrique à la Mafiafrique



(lc) - **François-Olivier Verschave** était un Français pas comme les autres. Militant, jusqu'à son décès en 2007, de l'association « Survie » il a dédié sa vie à la cause africaine. Mais attention, cet homme n'a pas fait dans la charité et dans l'humanitaire, mais dans l'historique. Et s'est avant tout intéressé aux relations entre la France et le continent africain. L'hypocrisie des relations entretenues entre l'Hexagone et ses « anciennes » colonies, le travail main en main avec des despotes, l'arrogance des élites françaises - qui ne semble pas avoir disparue avec Sarkozy, tout au contraire - à l'égard de « l'homme

africain » qui aurait raté son entrée dans l'Histoire et surtout les réseaux économiques tissés dans les antichambres gouvernementales - voilà les préoccupations de Verschave. Vu la complexité de la matière, son effort de la synthétiser au courant des conférences qu'il donnait partout au pays est tout à fait louable et permet au moins de saisir la dimension du mensonge d'Etat français. Tout cela se trouve condensé dans la transcription d'une de ses dernières conférences qui a été éditée sous le titre **De la Françafrique à la Mafiafrique** aux éditions Le Flibuste.

KULTUR

EXPOSITION

Tempéré

Luc Caregari

« Out-of-Sync - The Paradoxes of Time », la nouvelle exposition au Mudam se prend le temps de nous montrer que le temps en soi n'est peut-être pas si linéaire qu'on croyait.

De la machine à remonter le temps de H.G. Wells aux films d'action américains qui veulent retourner vers le futur, la dimension temporelle a toujours su faire exploser les imaginations artistiques. Mais ce n'est pas le temps comme on le perçoit au quotidien - implacable, impardonnable et toujours en manque - mais le temps étendu, soumis à l'imaginaire humain qui prime sur les considérations philosophiques et scientifiques du temps. Car depuis qu'Einstein a démontré que le temps était malléable et donc que son influence n'était pas une fatalité, qu'il a donc aussi ses limites, toutes les spéculations sont permises pour échapper à une temporalité linéaire qui rythme nos vies. D'ailleurs une conférence sur le thème « La Discordance des temps - Einstein et l'art contemporain » par Elie During aura lieu le 29 mars au Mudam.

« Out-of-Sync - The Paradoxes of Time » propose justement de briser cette perception linéaire du temps. Au lieu de lignes temporelles, elle traite le phénomène plutôt comme une boule de laine avec des bouts qui dépassent de partout. Comme l'explique le communiqué de presse, l'exposition « s'intéresse à des oeuvres dans lesquelles plusieurs temporalités se superposent, se contredisent, développant ainsi une relation paradoxale au temps ». C'est donc le temps éclaté que le Mudam propose de synthétiser à travers sa nouvelle exposition. Des temporalités paradoxales, immobiles et surtout ressenties différemment par rapport au cours « réel » du temps.

Mais d'abord, il faut trouver une façon de représenter le temps dans le cadre d'une pièce exposée dans un musée. Si l'apparition dans le courant des années 1970 de la vidéo comme moyen d'expression artistique a certainement été propice à des représentations d'une temporalité disjonctée, faire la même chose avec un tableau requiert un peu plus d'imagination. Comme celle dont fait preuve l'artiste argentin David Lamelas avec la photographie « Time ». Sur l'image, un groupe de personnes alignées, certains sur des skis, dans un paysage alpin. En examinant de plus près, on se rend compte que la personne à l'extrême gauche de l'attroupement regarde sa montre. Ce ne serait pas grand chose si on ignorait le contexte dans lequel cette photo a été prise : une performance organisée par l'artiste en 1970 dans les Alpes françaises. Lamelas a demandé aux participants de s'aligner et - à partir d'un certain moment précis choisi à l'avance - de se passer l'heure à la manière du téléphone arabe. Celui qui reçoit l'heure patiente 60 secondes pour la repasser à son voisin jusqu'à ce que le dernier participant donne l'heure finale, qui ne doit pas forcément correspondre à la réalité tant les secondes perdues en chemin et les différences entre les montres étendent le « vrai » temps. C'est donc une expérience collective de la réception subjective du temps, que chaque visiteur du Mudam pourra d'ailleurs revivre s'il le souhaite vu que la performance est répétée tous les dimanches vers 16 heures dans le « Jardin des sculptures » du musée.

Le temps éclaté et musical

Mais c'est surtout une discipline artistique plus que toutes les autres qui nous montre les limites de notre

PHOTO : MUDAM



Se dédoubler dans le temps : qui n'en rêve pas ? « Present Continuous Past(s) » de Dan Graham en offre au moins l'illusion.

perception du temps et comment celles-ci se distendent : la musique. En effet, qui n'a pas l'impression de perdre la notion du temps en écoutant une pièce de musique ? C'est un des effets secondaires de l'écoute musicale dont on ne parle pas assez souvent. Car rares sont les gens qui écoutent la radio avec un chronomètre à la main... Une première pièce exposée permet d'approcher cette temporalité subjective instaurée par la présence de sons est silencieuse. « Melancholia » de Laurent Montaron montre en toute simplicité l'intérieur d'une boîte à effets qui date des années 1970 : la « Space Echo ». Destinée à produire des effets d'écho, donc de multiplier électroniquement chaque son qui passe par elle, la « Space Echo » est vite devenue un outil irremplaçable pour tous les producteurs de musique, tellement son effet appartient de nos jours au langage de base musical. Montaron montre l'intérieur du boîtier qui comporte une longue bande magnétique qui tourne en boucle, mettant ainsi en évidence la relation entre le temps

« vrai » qui règne à l'intérieur du boîtier et le temps distendu qu'il produit lorsqu'un son le traverse.

Une autre approche musicale de la notion de temps passe par les ondes des radios. Ainsi, Anri Sala a transposé une expérience qu'il a lui-même vécue en performance artistique. En traversant le désert de l'Arizona en voiture, l'artiste albanais écoutait de la musique baroque. Une expérience qui fut toutefois interrompue à l'approche d'une aire de repos dédiée aux gros trucks. La présence de ces bolides a interféré l'émission écoutée par Sala et l'a remplacée par de la musique country, pour recharger après. Dans sa vidéo « A Spurious Emission », Anri Sala répète cette expérience sonore avec des musiciens. A gauche un quatuor avec clavecin, violoncelle et violon, joue de la musique baroque, tandis qu'à droite, un groupe de country joue ses morceaux. Les deux formations alternent leur musique de façon à créer un petit chaos musical - avec la violoniste comme seule personne jouant avec les deux ensembles.

Intersections et interférences sont aussi au cœur de l'installation la plus dérangement de l'exposition. « Present Continuous Past(s) » de Dan Graham est une oeuvre datant de 1974 et qui propose au visiteur une expérience unique : se retrouver au cœur du temps éclaté. D'abord, on est intrigué par l'apparence de l'installation, une pièce close avec des miroirs sur presque tous les côtés et un moniteur ainsi qu'une caméra. Ce qui se produit en entrant est un décalage temporel qui se montre sur le moniteur. Tandis que les miroirs rendent l'image en temps réel, le moniteur produit un décalage qui fait qu'à partir d'un certain moment, le visiteur se dédouble dans le moniteur et refait les gestes qu'il a fait en entrant dans la pièce. On a rarement vu une installation interactive aussi simple que géniale.

Mais le temps - ou sa représentation artistique - touche aussi le niveau politique comme le démontre l'installation de Laurent Montaron. « After » de 2007, est une projection d'un diapositif montrant un soldat en camouflage d'hiver accroupi au mi-

lieu d'un paysage enneigé de studio. Un ventilateur placé devant l'objectif du projecteur produit cependant un effet de clignotement et brise l'effet de stabilité implacable diffusé par l'image en soi. Ainsi, l'image d'Epinal d'un soldat en monture de combat est rendue aux temps présents qui courent et nous rappellent que la guerre est réelle et cruelle et ne correspond pas forcément aux images qu'on nous montre.

En tout, « Out-of-Sync - The Paradoxes of Time » est une exposition bien composée et pas du tout surchargée qui prend en compte une problématique qui - si elle nous concerne tous - n'est que trop rarement abordée. A voir et à méditer.

Encore jusqu'au 22 mai au Mudam.